

Troisième séance plénière

Pierre Oster, Kenneth White, György Somlyó et Claude Esteban

Volume 22, numéro 4 (130), juillet–août 1980

Et la poésie?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29896ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Oster, P., White, K., Somlyó, G. & Esteban, C. (1980). Troisième séance plénière. *Liberté*, 22(4), 92–129.

Troisième séance plénière

(le mercredi 3 octobre 1979, seize heures)

Président d'assemblée :

JACQUES FOLCH-RIBAS

Communications de :

PIERRE OSTER (France)

KENNETH WHITE (Écosse)

GYÖRGY SOMLYÓ (Hongrie)

CLAUDE ESTEBAN (France)

rapports d'ateliers

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Alors je vous souhaite la bienvenue à cette troisième séance, et je vous signale que nous allons procéder un peu comme hier, vous vous en doutez ; d'abord les rapports d'ateliers, puis quatre communications. Je demande donc au premier atelier, qui s'appelait *le poète et le romancier*, et qui était sous la responsabilité de François Ricard, de bien vouloir présenter son rapport.

JEAN-LUC BENOZIGLIO :

C'est à moi qu'échoit ce redoutable honneur, et je dois dire d'emblée que je suis désolé de devoir presque inévitablement affadir, mutiler, voire même dénaturer un débat qui fut intéressant.

Alors l'atelier s'est ouvert par une communication de notre ami animateur François Ricard, qui, partant du texte qui figure dans le dépliant présentant la Rencontre de cette année, et constatant que la situation du poète par rapport au romancier y est décrite en des termes un peu, si j'ose dire, misérabilistes, s'est de-

mandé ce qu'il en était réellement. D'après les faits et les chiffres qu'il nous a cités, il semblerait au contraire qu'au Québec le poète jouisse d'un certain prestige et que la poésie n'y soit pas frappée d'ostracisme. A ce sujet, René Lapierre s'est demandé si précisément cette façon insistante d'affirmer la présence de la poésie n'était pas une manière d'en masquer l'absence ; j'espère que tout le monde aura compris, parce que moi-même je ne suis pas sûr d'avoir compris ce que je viens de dire. Alors il y a eu un petit *tohu-bohu*, et il y a eu des mouvements divers quand Yvon Rivard s'est demandé, lui, si à un pays jeune comme le Québec, et à une littérature jeune comme la sienne, ne pouvait pas d'abord correspondre que la poésie. Alors on a entendu : « comme un gosse », on a entendu « acné juvénile », enfin on a dit pas mal de choses.

Alors, partant des vieilles et traditionnelles oppositions entre poésie égale transcendance et sacré, et roman égale réalisme et langue courante, nous sommes donc entrés dans le vif du sujet, à savoir : est-ce que cette opposition existe toujours aujourd'hui ?

Pour Géorgy Somlyó, la limite entre roman et poésie tend à s'effacer ; la frontière, la différence, est de moins en moins nette. Monsieur Jourdan, d'ailleurs, vexé, est sorti en claquant la porte.

On dit que la poésie ne se lit pas ; mais elle suscite pourtant de grands discours, a rappelé Cristina Peri Rossi, de grands discours qui, d'une certaine façon, tendent à être plus intéressants et plus poétiques que la poésie elle-même. L'essai, alors, ne serait-il pas la meilleure façon de lier prose et poésie ? Robert Mélançon, à ce moment, cite la phrase de Breton : « Je ne fais pas... (je n'arrive pas à me relire)... je ne fais pas état des moments nuls ». (Le romancier, lui, coudrait ensemble les morceaux.)

Naïm Kattan, de son côté, explique l'inflation du discours sur la poésie par le fait que les universitaires se doivent d'en parler même s'ils détestent ça. Mouvements divers, on entend « Valéry », et « Eliot ». A un certain moment, poursuit Kattan, à un certain point fort dans l'évolution des sociétés, correspond le roman ; là encore, brève polémique au cours de laquelle Lukacs, entre autres, est jeté sur la table. Il ne se fait pas mal. (Rires.)

Nicole Brossard avoue concevoir l'écriture comme un déplacement constant de la prose au poème et du poème à la prose. Quelle chose, d'après elle, se passe là d'une façon nouvelle, que nous n'arrivons pas encore à définir ; nous sommes en recherche.

Cristina Peri Rossi, elle aussi, dit faire des poèmes et des romans où elle mélange les genres. Mais pour Kenneth White, tout cela tourne autour de topiques révolus ; ce vers quoi il faut tendre, c'est vers une nouvelle topographie, une nouvelle topologie, une nouvelle forme de littérature qui dépasse poèmes et romans.

Robert Marteau, lui, rappelle que Balzac se voulait d'abord poète, et que le poète, d'autre part, ne peut pas être poète s'il n'écrit pas de prose, s'il ne se mesure à la prose, s'il ne s'y vérifie. « Cédons à la tentation de ne plus cacher nos parties honteuses ».

ses, dit Yvon Rivard, quitte à créer une sorte de chaos et de mouvement alchimique qui n'évacuera plus rien » ; « mais cette tentative de synthèse, demande alors Ricard, n'est-elle pas une vision de poète ? »

— « Non, répond Kenneth White, de chercheur. »

— « Et ne soyons pas trop ethnocentristes non plus, reprend Folch-Ribas ; pensons au poète chinois (dont j'ai oublié le nom, désolé), pensons au poète chinois qui déjà pratiquait la discontinuité, alternant prose et poésie... »

— « Et Homère, lui, est-il poète, est-il romancier ? »

— « L'une des différences majeures entre prose et poésie, demande alors Yvette Z'Graggen, ne serait-elle pas que le romancier, lui, s'exprime à travers des personnages ? »

— « Et si, enchaîne François Hébert, le romancier se concevait plutôt en termes de temps, et le poète plutôt en termes d'espace ? »

— « Ah ! non, rétorque Rivard, le poète dans le temps, et le romancier dans l'espace. »

Lacan et Shakespeare sont lancés sur la table. Ils ne se sont pas fait mal.

François Ricard pense cependant que l'opposition entre prose et poésie existe toujours : *Don Quichotte*, aussi poétique soit-il, est aussi un livre contre la poésie, et cet aspect critique fait en partie son prix.

György Somlyó rappelle encore que le terme « polymorphe », pour qualifier le vers libre, est de Mallarmé.

Robert Mélançon, enfin, souligne que Jean de La Ceppède, au XVI^e siècle, alternait des séquences de sonnets avec des commentaires explicatifs en prose. La *Bible* et les *Mille et Une Nuits* sont alors jetées sur la table ; la *Bible* seule se fait mal, il est midi. (Rires, applaudissements.)

MICHEL VAN SCHENDEL :

Il nous fallait, monsieur le Président, un romancier humoriste pour faire un bon rapport.

JEAN-LUC BENOZIGLIO :

Sans fausse modestie, je voudrais dire encore une fois que si quelqu'un pense que j'ai mal fait ce rapport, parce qu'encore une fois ce n'est pas facile, vraiment je n'y mets aucun orgueil ; éventuellement, parce que j'ai retranscrit comme j'ai pu, j'ai dû gommer, oublier, maltraiter certaines choses...

JACQUES FOLCH-RIBAS :

En effet ; moi, personnellement, je n'ai absolument pas reconnu ce que j'avais entendu à cet atelier. Je me suis rendu là parce que je pensais que c'était un sujet intéressant, et vous en faites une caricature absolument affreuse ; je vous prie de sortir.

JEAN-LUC BENOZIGLIO :

Monsieur le Président, ma modestie m'empêche de rester.
(Rires.)

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Je donne donc la parole au rapporteur du second atelier, qui s'intitulait *le poète et l'institution*, et qui était dirigé je crois par Marcel Bélanger.

MARCEL BÉLANGER :

Il n'y a pas de rapport.

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Sortez, monsieur !

MARCEL BÉLANGER :

Unanimement, nous avons décidé de ne pas faire de rapport. Si je peux me permettre d'exprimer un avis personnel, strictement personnel, je dirais simplement qu'on n'a pas réussi à trouver une solution. On n'a pas pu trouver. Comment, en effet, traverser l'institution ? On a besoin de l'institution pour vivre, on a besoin, par exemple, de l'édition... Mais c'est là un avis strictement personnel. Je pense que les autres membres de l'atelier pourront intervenir s'ils le veulent.

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Parfait. Alors s'il n'y a pas d'intervention, nous allons passer au troisième atelier, qui s'appelait, lui : *le poète et la critique*. Le responsable était Gilles Marcotte.

GILLES MARCOTTE :

C'est Henri Meschonnic qui va faire le rapport.

HENRI MESCHONNIC :

Gilles Marcotte a présenté le problème des rapports entre le poète et la critique en distinguant d'abord la critique du roman et la critique de la poésie, et en présentant ensuite un certain nombre de problèmes. Par exemple : la critique comme décrivant les opérations mêmes qui sont à l'oeuvre dans la poésie et dans le roman, puis, la critique comme paraphrase, etc.

Fernand Ouellette a plutôt voulu distinguer, dès le départ, deux niveaux de la critique : un niveau interne, qui est à l'oeuvre dans la poésie, dans la traduction comme pratique, et un niveau externe, qui recouvre la critique au sens courant. Ce niveau s'est immédiatement scindé en deux : Salah Stétié a distingué entre la critique fondamentale et la critique comme médiation (ce que d'un mot, Paul-Marie Lapointe a résumé sous le terme de marketing), c'est-à-dire toute la fonction sociale de la critique.

Pour en revenir à l'autre aspect, celui de la critique fondamentale, qu'on a assimilée à peu près collectivement à la notion de théorie, cette notion pose le problème suivant : le métalangage, selon les uns, est une pratique avouée ; mais il existe aussi, chez d'autres, une dénégation du métalangage, ce qui nous renvoie à certains aspects de la critique philosophique de Barthes à Heidegger. Emmanuel Hocquard a alors posé la question « à quoi et à qui sert la critique ? » (on voit bien que cette discussion a été une sorte de jeu de balle entre la critique à l'usage du poète et la critique à l'usage du lecteur), et Saul Yurkiévitch a ajouté un terme que jusqu'alors on avait négligé ou plutôt confondu : le *commentaire*, pour identifier l'objet. Ceci a mis en évidence que dans le discours théorique sur la poésie, on a affaire à un type de discours qui peut être descriptif, qui peut être historien, mais qui est en définitive assorti au jugement d'identité (avec toutes les ambiguïtés et même les traquenards ou les hypocrisies que peut recouvrir cette notion). Disons que pour abrégé, on a peu à peu dégagé toute une histoire des poétiques normatives, bien différentes en elles-mêmes de ce qu'on pourrait appeler une théorie de la valeur, théorie qui non seulement n'existe pas, mais qui heureusement et vraisemblablement ne va jamais exister. Si bien, qu'on pourrait dire que le discours de l'esthétique est une tricherie constante, le discours sur l'art servant d'alibi à la théorie de la valeur.

On a également exorcisé un certain nombre de monstres, du genre « la poétique prise comme explicitation de la poésie » ; la poétique bien sûr peut être de divers ordres, elle peut même être scientifique, mais elle peut surtout être (ce vers quoi on a abouti, il me semble, à peu près communément), une pratique empirique qui ne s'oppose pas du tout à la poésie : un discours *dans la pratique* de la poésie, et non pas un discours *sur* la poésie. C'est-à-dire que c'est un discours qui ne pratique pas la systématisation, mais un discours qui est une aventure de la pensée tout autant que la poésie même.

On s'est enfin arrêtés sur une opposition que faisait Jacques Brault entre la critique comme regard de mise à distance, et en même temps, de mise à proximité ; ceci nous laisse évidemment sur ce qui pourrait être perçu par certains comme une angoisse devant la notion d'absence de vérité, mais comme on l'avait déjà dit hier ou avant-hier, la poésie n'est pas dans le plan de l'opposition vrai/faux, et donc, si on peut dire, la critique ne l'est pas davantage.

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Merci beaucoup, Henri Meschonnic. Bien. Je crois que nous pouvons peut-être demander les communications ; la première, cet après-midi, est celle de Pierre Oster.

COMMUNICATIONS

Pierre Oster

Ceci n'est aucunement une *communication*. Une improvisation plutôt. J'ai voulu en effet répondre à la demande formulée avant-hier, avec une si grande gentillesse, par Fernand Ouellette.

Il y a quinze jours, j'ai reçu un coup de téléphone affolé d'Henri Meschonnic. « Ces gens-là, me disait-il, sont incroyables ; ils me demandent de parler cinq minutes. » Je lui ai répondu : « Mon cher Henri, c'est très bien... »

HENRI MESCHONNIC :

Je proteste sur le fond et la forme. (Rires.)

PIERRE OSTER :

Fernand Ouellette, lui, m'a dit : « Pierre, tu *dois* parler trente-cinq minutes. » Ne craignez rien !

Il ne me paraît pas facile d'assembler, d'enchaîner des mots dans l'Eldorado de feuillages où nos amis québécois nous ont priés de leur tenir compagnie (ce dont nous pouvons les remercier de nouveau, et à nouveau).

Toute langue en effet se révèle bien pauvre en regard d'un semblable univers de couleurs, et nous demeurons comme heureusement muets devant un spectacle qui, à l'évidence, constitue un défi immobile à ce que j'appellerai la *vocation de mobilité* du poète. Spectacle qui nous enseigne par contraste que la recherche d'une manière d'adéquation active aux changeantes puissances du jour et de l'existence caractérisent l'homme de poésie. Et je citerai sans retard, pour m'amuser et vous amuser peut-être, une phrase qui est d'Auguste Comte, quelque bizarre que la chose puisse vous paraître. Petite phrase qui présente à mes yeux la valeur d'un axiome, et dont l'efficacité ne vous échappera pas. Je la dirai, une première fois, avec force : « Tout langage est inspiré. » Une seconde fois, avec enthousiasme : « Tout langage est inspiré »... Et, cet axiome ou cet adage énigmatique, je le développerai ainsi :

Tout élément de langage porte en soi la vérité du flux universel, nous fait participer de la circulation de la sève et de la rotation de la Terre, fait apparaître une esquisse à proprement parler *sacrée* de ce qui est. L'expérience aventureuse du langage quotidien définit tout de suite les conditions d'une réflexion sur l'acte poétique dans sa vérité, nous interdit même de nous interroger davantage sur les échecs de la communication, puisque ceux-ci constituent également des signaux. Signaux que la sagesse m'inclinerait à inclure dans la totalité positive de ce que les scolastiques nommaient *acte humain*.

Le bruit — je prends le mot au sens des informaticiens — fait partie du message. Tout message est par essence lacunaire et doit l'être. Toute compréhension véritable comporte un flux et un reflux. Entrons donc ensemble dans le fleuve. Considérons ensemble que le lot paradoxal du poète est de se trouver en réalité inapte à la création d'*objets verbaux* ; et qu'il doit biaiser sans cesse pour ne pas jouer le rôle — qu'on lui impartit à l'accoutumée — de « gardien du langage ».

Acceptons de comprendre que nous avons à produire indéfiniment en nous la possibilité d'un mouvement de conscience toujours plus ample ; que c'est par gageure ou héroïsme ou timidité ou excessive prudence que nous nous bornons souvent à cheminer à l'intérieur des limites du poème ; de comprendre que notre cause est aussi celle de toutes les virtualités contenues non dans les mots mais dans ce pouvoir d'exprimer, d'improviser, d'être *plus*, d'être *ailleurs*, qui nous habite à certains instants...

Acceptons de favoriser au cœur du langage le partage de la foudre et de la lumière et de l'événement pur.

Acceptons de ne jamais tenir compte de l'acquis, d'en finir avec l'esprit de continuité qui l'emporte chez les adorateurs du texte ou les sectateurs du social — ça, c'est une double pointe dirigée contre un certain nombre d'amis — et de considérer le poète comme une interjection monumentale...

Acceptons de céder le plus de terrain possible aux injonctions paniques et religieuses qui restaurent en nous, à la longue, un vide essentiel à l'exercice d'une liberté intellectuelle dont nous ne sommes certes pas les ultimes témoins...

Kenneth White

J'ai l'impression d'avoir dit au moins implicitement, dans les séances plénières et dans les ateliers, à peu près tout ce que j'avais à dire pour le moment au sujet du thème de ce colloque. Mais je vais tenter maintenant de dire cela explicitement, en ajoutant peut-être deux ou trois petites choses, notamment à propos du lieu dont je parle, comme on dit.

J'ai donc rédigé cette nuit une communication sous le titre : « Pour un nouvel espace poétique ».

On m'a traité ces jours-ci de terroriste. Je ne crois pas être un terroriste. Enfin, pas plus qu'il ne faut pour éviter le ronron de l'auto-satisfaction. Mais je vois bien ce que l'on veut dire. Je dirais ça, peut-être, autrement. Ce que je tente de faire, c'est de semer une certaine panique. Une panique froide cependant, une panique articulée et qui fait appel à l'intelligence abstraite, à ce que Shelley appelle l'amour intellectuel plus qu'à l'émotion poétique. Je suis conscient des difficultés et des résistances à cela. Il est difficile à un homme d'abandonner ses positions alors que pour moi, l'homme est depuis longtemps sans situation. Moi-même je n'ai pas de position ; je suis en mouvement et je veux que ce mouvement soit le plus « mouvant » possible. C'est Rilke, je crois, qui a dit que la poésie la plus exigeante n'était pas affaire d'émotion mais d'expérience. J'essaie d'aller encore plus loin. Même Rilke, le Rilke extrême (j'entends : celui des *Elégies à Duino*), me semble encore trop « poétique ». Comme Char, et comme tant d'autres que j'ai aimés, et pour lesquels j'éprouve encore une très forte sympathie. Mais en matière intellectuelle, je crois qu'il faut être honnête et même honnête jusqu'à la dureté. La poésie, pour moi, est actuellement la pénétration dans un espace surpersonnel, atopique, peut-être métapoétique, qui seul me donne une sensation aiguë de réalité. Les meilleures analogies pour ce que je tente de faire et de dire se trouveraient peut-être plutôt du côté de la physique que de la littérature.

Je me présente donc à vous en tant que poète-chercheur ; peut-être poète-trouveur, mais enfin disons pour le moment poète-chercheur. Or je sais très bien qu'il y a des chercheurs

qui se méfient des poètes, et je sais très bien aussi qu'il y a des poètes qui se méfient des chercheurs.

On me dira, on me dit, du côté des poètes, que la poésie n'a que faire de toute cette recherche, que chaque individu a « sa poésie », etc. ; et on tend à vouloir assimiler le discours aventureux du créateur-chercheur à je ne sais quel formalisme, académisme, dogmatisme. Mais dire cela, et entretenir cette confusion, c'est à mon sens confiner la poésie dans un petit ghetto poétique, dans la poésie de la personne, gentille ou psychotique, dans l'auto-satisfaction littéraire, dans le confort intellectuel du *statu quo*, et c'est vraiment autre chose qui m'intéresse.

Méfiance aussi de la part des chercheurs, des scientifiques disons. Mais à mon sens, si la recherche n'a pas une charge poétique, elle s'enlise (tout comme la littérature peut s'enliser dans la littérature), dans le positivisme et dans le scientisme : les exemples foisonnent.

Ce que j'aimerais peut-être voir un jour c'est un forum inter-disciplinaire où des poètes qui seraient allés jusqu'au bout de la poésie rencontreraient des linguistes qui seraient allés au bout de la linguistique, des géologues à la fine pointe de la géologie, des ethnographes revenus de l'ethnographie. Je ne doute pas qu'une telle rencontre produirait une carte mentale assez excitante et peut-être un grand poème collectif...

J'envisage donc une poésie-recherche qui éviterait à la fois le scientisme, qui est l'ennemi de la science, et le poétique, qui pour moi est l'ennemi de la poésie ou du moins de l'activité poétique telle que je l'entends.

Ce qui m'attire donc, ce ne sont pas les feux follets de la poésie mais le cristal d'une certaine connaissance.

Depuis Hegel, pour parler des temps modernes, la poésie est en question. Pour Hegel, la poésie ne répondait pas aux plus hautes exigences de l'esprit. Mais depuis Nietzsche, le système conceptuel hégélien (dernier grand monument de la culture gréco-chrétienne, le reste n'étant à mon sens que décors qui s'écroulent), ce monument conceptuel hégélien est lui-même en question. Alors ? Alors ce n'est pas une raison pour

que les poètes disent ouf, on est sauvés, et se reposent sur leurs lauriers. Nietzsche, tout en s'attaquant à l'hégélianisme, n'acceptait le mot poésie qu'à « la limite du mot », comme il disait ; et Bataille continue Nietzsche, comme vous le savez, avec sa dénonciation de la poésie comme activité subalterne, c'est-à-dire non souveraine. Je dirai qu'il est bon que la poésie ait été radicalement remise en question, s'il ressort de ces questionnements (et il faut que quelque chose ressorte, autrement on reste dans la question qui porte la question, c'est-à-dire dans l'espace littéraire de Blanchot : toute la littérature du moi schizoïde) un dire poétique qui soit débarrassé de la poésie, de la même manière que, du travail nietzschéen, l'homme ressort débarrassé de la trop humaine humanité. Malheureusement, les discussions au sujet de la poésie me donnent souvent l'impression de m'enfoncer dans la trop humaine humanité plutôt que d'en sortir. Mais il faut y passer, dans ma pratique il faut passer partout, et l'irritation même peut être utile : elle serait pour quelque chose dans la naissance des perles.

Après la critique de Hegel, il fallait penser aussi à une autre question, plus pathétique celle-là, la question de Hölderlin : à quoi bon être poète dans un temps de manque, dans un temps de détresse ?

Cette question-là, j'avoue que je ne me la suis jamais posée. Non pas par peur de la question, ou par manque de lucidité, mais parce que je me suis toujours insurgé *contre* l'état-de-choses, et parce qu'une autre question me semblait plus pressante, et c'est celle-ci : où vais-je aller avec mon désir ? Ça c'est la question nietzschéenne, et Nietzsche m'a toujours semblé plus fort et plus audacieux que Hölderlin. Hölderlin, pèlerin, lourd d'une nostalgie d'unité, suit désespérément la trace des dieux. Nietzsche, migrateur, vole à corps perdu à travers le néant, va jusqu'au bout du nihilisme, et débouche dans ce que j'appellerais un surnihilisme. A la place du mot « poète », je mettrais volontiers aujourd'hui « surnihiliste » ou « figure du dehors » ou « nomade intellectuel ». Non seulement pour renouveler les concepts, ce qui est nécessaire de temps en temps, mais pour indiquer que nous sommes arrivés, je pense, à une climatérique de la culture, ce dont la poésie,

ou disons l'homme talentueux écrivant à l'intérieur d'un cadre donné, ne veut pas se rendre compte.

Contre la poésie pathétique de l'absence, du manque, de la nostalgie, du tragique, du moi fissuré, du blanc vu comme absence, tout le fatras de la modernité, contre cela je préconise la recherche érotique et logique, existentielle et intellectuelle, d'une nouvelle présence.

Je m'efforce donc de donner l'idée, d'éveiller le désir, d'une poésie débarrassée et de fioritures esthétiques et d'excroissances pathologiques, et qui serait autre chose qu'une construction sémiologique ; une poésie capable d'évoluer dans un monde qui n'a décidément plus rien de mondain et où les vieux concepts (principe de non-contradiction, identité personnelle, l'être même), ne jouent plus. Il m'est arrivé de parler dans ce contexte de révolution ontologique.

« Serait-il temps, dit Kostas Axelos, qu'une méditation sur la pensée — s'aventurant au-delà des chemins battus — prépare un temps qui tienne compte des parachèvements des temps modernes ? Une pensée poétique plus ample et plus profonde attend-elle son heure ? »

Je le pense profondément et j'essaie de travailler à cet avènement.

Je vais parler maintenant, très rapidement, d'un certain cheminement : depuis, disons, mes origines, jusqu'à la situation actuelle telle que je la vois.

Je voudrais commencer par apporter une petite précision, et je crois que c'est le genre de précision que les Québécois apprécient. J'ai vu sur la liste des participants à ce colloque que mon nom était suivi de la mention « Grande-Bretagne ». C'est exact, et sur le plan de la carte d'identité commune il n'y a strictement rien à dire. Mais puisqu'une petite précision me permet d'ouvrir un champ de forces, je me permets de la donner.

En fait, je me sens très peu « Grande-Bretagne ». Je suis, dans la mesure où dire qu'on est quoi que ce soit a encore un sens, Ecossais, un Ecossais extravagant peut-être, mais un Ecossais quand même. Et le terme de Grande-Bretagne a été imposé au pays, au territoire d'où je viens, au début du XVIII^e siècle. C'est dire que c'est un terme purement politique, donc

conceptuellement plutôt creux. S'il y a une civilisation britannique que j'ai fuie à un moment donné, il n'y a pas de culture britannique (en fait, il n'y a de culture nulle part, en ce moment). Or, il y a eu une culture écossaise, apparentée étroitement de par ses origines celtes aux cultures irlandaises et galloises. Je tiens à préciser tout de suite que j'utilise le terme de « culture » dans un sens très substantiel, de même que j'utilise le terme « intellectuel » dans un sens très vivace : avec la charge électrique qu'il a par exemple chez Platon, dont nous avons beaucoup parlé ces jours-ci — les Chinois diraient « l'homme du vent et de l'éclair ». Dans mon vocabulaire des mots comme « culture » ou « intellectuel » n'ont rien à voir avec le bavardage des salons, la médiocrité élégante ou la névrose verbale...

J'ajoute tout de suite que si j'apporte ces petites précisions quant à mes origines, ce n'est pas pour me prévaloir d'une identité ou pour m'enfermer dans un nationalisme culturel quelconque. Ce qui m'intéresse actuellement c'est la *translation* d'énergies et de pulsions premières, présentes, mais non clarifiées, dans mes premiers poèmes, dans un espace qui, pour le moment, reste indéfini, mais dont l'articulation progressive constitue ma pratique poétique et ma jouissance intellectuelle.

Quelles sont, très rapidement esquissées, ces énergies scoto-celtiques dont je parle ?

D'abord, justement, une *énergie extravagante*. On la voit à l'oeuvre chez Carlyle, chez Joyce, ou bien chez Melville (un Écossais transféré en Amérique). J'y vois un désir de transcendance mêlé à une conscience aiguë de l'immanence (Carlyle, en même temps qu'il parlait de transcendantalisme, parlait de descendantisme). Dans ce contexte, il m'est arrivé de parler de métaphysique, mais d'une métaphysique avec beaucoup de physique dedans. Melville, lui, parlait de l'écrivain tel qu'il l'entend en termes d'héroïsme ontologique.

Autre énergie que je vois dans ce contexte scoto-celtique : une effervescence intellectuelle. Pour Elie Faure, les Celtes ont toujours été les premiers à protester contre un état de choses figé, les premiers aussi à inventer une nouvelle configuration. Il évoque les intellectuels celtes des VI^e et VII^e siècles, « ser-

vant de maîtres en grammaire et en littérature à tout l'Occident, studieux philologues et hardis philosophes ».

Autre caractéristique : un certain natur(al)isme. Je pense à Pélage. Là où saint Augustin disait « *natura et gratia* », Pélage disait tout simplement « *natura* ». Et vous vous rappelez peut-être l'histoire : saint Augustin envoie saint Jérôme vers Pélage pour argumenter avec lui, mais à bout d'arguments, il en est réduit à insulter Pélage en lui disant qu'il est « *scotis pultibus praegravatus* », alourdi de porridge écossais. « Ta tête droit sur tous ces fronts courbés », dit André Breton de Pélage.

Autre caractéristique : un certain primitivisme. Parlant de la poésie celte, le critique allemand Sieper dit qu'elle est « *unendlich primitiv* », infiniment primitive. On peut dire qu'elle a lieu dans ce que j'appelle l'*espace premier*. Je pense là à la poésie de certains ermites celtes, qui semblent voir le monde avec des yeux lavés. Il y a là une passion des mouvements vifs et instantanés : une vague qui se brise, une feuille qui tremble, le saut d'un saumon dans une rivière. A mon sens on ne trouve l'équivalent de cela que dans certaines poésies extrême-orientales. Autre caractéristique, à l'encontre de ce qu'on dit d'habitude à propos des « brumes écossaises », une fascination de la lumière : toute une esthétique de la lumière et de la clarté. « *Sunt lumina* », il y a des lumières, dit le poète-penseur Scot Erigène.

Autre caractéristique encore : un goût très prononcé pour la pensée abstraite. Je pense aux spirales et aux entrelacs des pierres gravées celtes. Je pense aussi au rire de Bran quand il vit à Delphes les statues anthropomorphes des dieux.

Enfin, pour terminer ce petit aperçu du champ de forces scoto-celtique, j'aimerais évoquer la notion de *peregrinatio*, c'est-à-dire l'ascèse des moines celtes, qui prend la forme d'un voyage vers l'inconnu : toute cette tradition de la pérégrination qui pousse Brandan (vers le V^e ou VI^e siècle) à s'embarquer sur un frêle esquif pour il ne sait où.

Ce qui me ramène à l'idée d'une poésie-recherche, d'une poésie-exploration. Je parle d'une poésie qui *va quelque part*, qui ne tourne pas autour du nombril et qui n'est pas que jeu

linguistique, huis clos sémiologique. Elle est rare. Elle est en littérature, je pense, aussi rare qu'en ornithologie la mouette rosée, celle qui file vers le nord quand tous les autres oiseaux partent pour le sud, et qui hiverne sans doute en plein centre de la mer polaire en attendant son heure . . .

Au long des années le champ de forces scoto-celtique dont j'ai parlé (je pense en termes de champ de forces plutôt qu'en termes de personnes) s'est clarifié et s'est étendu. Comme l'a fait remarquer un poète écossais, un des rares qui à mon avis ont vraiment fait quelque chose pour agrandir le champ de la poésie (je pense à Hugh MacDiarmid) « si on essaie de suivre les racines de la petite rose blanche sauvage d'Ecosse, on se retrouve très loin du lieu où pousse la tige de la plante ». C'est ainsi que je me trouve maintenant dans un champ de forces *euramériatique*, *biocosmopoétique*, où le moi n'est plus moi, mais un point focal d'énergies dans un monde « blanc », c'est-à-dire (pour ne donner qu'un des sens d'un concept synthétique et compact comme un idéogramme), dans un monde débarrassé de toute idéologie et de tout personnalisme. Ce « monde blanc » est peut-être, et je souligne le peut-être, le lieu de cristallisation d'une nouvelle culture.

Champ de forces, lieux de cristallisation, voilà ce qui m'intéresse ; et non pas le théâtre, de plus en plus dérisoire à quelques exceptions près, des arts.

Il faut dire carrément et sans ambages que ces derniers temps, il y a plus d'énergie vivace, plus d'énergie mentale vivace, du côté des sciences humaines, qu'en littérature, en poésie ou en art. Mais sans charge poétique, comme je le disais tout à l'heure, ces sciences humaines risquent de s'enfermer dans le scientisme ; et c'est une critique interne de ces sciences humaines qui laisse maintenant, je pense, la place ouverte à une nouvelle poésie. Non pas à *la* poésie, mais à *une* poésie, disons à une activité créatrice polymorphe d'un nouveau genre, qui sache se saisir de l'espace, de ce nouvel espace, et affirmer sa présence.

En sciences et en sciences humaines, on quitte la plateforme des structures, hier encore si solide, pour une cosmologie de l'énergie. Il y a là ce que j'appellerais les préludes épistémologiques au grand jeu existentiel et intellectuel tel

que je l'entends, tel que je le pressens, tel que j'essaie de l'expérimenter.

Voici Lyotard, parlant d'une dérive à partir de Marx et de Freud : « Ce n'est pas une rive, que l'on quitte, mais plusieurs ensemble. Principe de la navigation : une sensibilité océano-sismo-graphique ».

Voici Henri Lefebvre : « Aux Modèles s'opposent les Voies. Il y a une idée nouvelle : la Voie, qui affine la notion de *praxis* et rend concrètes les idées de trajet et de parcours. La notion de Voie interdit de séparer le style de vie de la méthode de pensée, la présence à soi de la présence au monde ».

Et voici encore Axelos : « La logique doit se tenir prête à accomplir une mue . . . Il faut libérer une pensée plus fluide et plus rigoureuse, qui aurait le souffle nécessaire pour animer une démarche plutôt qu'une méthode. Pour orienter, à travers les spirales, vers l'ouverture de l'horizon des horizons, pour introduire à une radicalité inédite. »

C'est ainsi que je vois mon travail.

György Somlyó

J'aurais aimé faire moi-même une esquisse — comme l'a fait avant moi Saul Yurkiévich — des problèmes spécifiques, si spécifiques, de la poésie de ma langue et de mon pays. Mais je crains que cela manque de bases de compréhension dans vos lectures et dans vos connaissances antérieures des choses et des causes, lacunes que je ne pourrais pas combler durant les cinq minutes — ou plus, peu importe — dont chacun d'entre nous dispose pour s'exprimer ici.

Permettez-moi donc de ne pas parler ici directement de la poésie hongroise, cette fille de roi, belle, mais enfermée dans le palais de cristal de sa propre langue, cette fameuse inconnue. Ce que je dirai et ma façon de le dire en seront marqués, en tout cas, indirectement.

D'ailleurs, on pourrait parler des heures — et sous plusieurs aspects — de chacun des trois membres de la question ici posée : pas seulement du terme « poésie », mais aussi de

ce « et » qui le précède (comme en témoigne effectivement, par exemple, le titre de la revue publiée par Michel Deguy : *PO&SIE*), et de ce point d'interrogation qui le suit.

Je me contenterai donc ici de mener, tout modestement et d'une façon nécessairement superficielle, deux petites réflexions que m'a inspirées tout récemment mon voyage vers le Québec.

En venant de Budapest, j'ai fait une brève escale à Paris où, comme d'habitude lorsque j'y suis de passage, j'ai dîné avec mon grand ami Guillevic. Comme, en ce moment, il prépare un livre, une sorte d'auto-interview, il m'a demandé mon opinion sur le titre que lui propose l'éditeur, et dont lui-même n'était pas très content : *Vivre en poésie*. A prime abord, j'ai moi aussi trouvé ce titre un peu banal, et je le trouve encore ; mais au cours de la discussion que nous avons eue à ce sujet, nous avons finalement trouvé — grâce à une discussion qui, justement, nous a conduits au coeur même de la problématique actuelle de la poésie — que ce titre révèle tout de même l'un des problèmes les plus profonds de la poésie moderne (ou post-moderne, comme vous voudrez), c'est-à-dire : saisir la contradiction (ou les contradictions) apparente(s), en même temps que l'unité (ou les unités), cachée(s) peut-être mais profonde(s), qui règne(nt) entre « vie » et « poésie », entre « poésie » et *poïétique*, comme l'aurait voulu appeler, et avec tant de raisons, Valéry, ou encore entre « vécu » et « pensée », entre « pratique » et « théorie », entre « création » et « réception », entre « écriture » et « lecture »...

Le lendemain de la discussion avec Guillevic, j'ai pris l'avion pour traverser l'océan, et dans l'avion, comme malgré moi, je reprenais tout seul cette discussion.

Voilà que je traverse l'océan — pensais-je — de telle façon qu'on le voit à peine, sauf parfois comme un peu de bleu parmi les nuages, un bleu qui ne diffère en rien du bleu du ciel, si bien que parfois l'au-dessus de nous et l'au-dessous de nous se confondent, inséparablement. Voilà que *la traversée de l'océan* ne correspond aucunement à deux expériences distinctes, celle de la *traversée* et celle de l'*océan*. Ce voyage, donc, est-il sans expérience ? Sans événement ? Sans vécu ? Sans émotion, même ? Comme tant de gens aiment à le croire

de la vie moderne et de la poésie moderne ? N'est-ce pas seulement une *autre* expérience, un *autre* événement, un *autre* vécu ? C'est ici que se montre tout le génie de la notion d'Eliot : la « *correlative objective* ». Au lieu de la traversée et de la mer, on a donc d'autres « objectifs » à trouver, à vivre, à penser. Au lieu d'un certain spectacle, d'*autres* spectacles à voir. A la place de la réalité, alors, l'abstraction ? Non pas. A la place d'une sorte de réalité, une *autre* sorte de réalité. A la place d'une sorte d'abstraction, une autre sorte d'abstraction. Abstraction ? Plutôt : la *concrétisation* de ce qui a été une abstraction jusque-là.

Avec, dans mes mains, une carte, je regarde en bas à travers le hublot (maintenant on peut voir, nous arrivons justement à la côte québécoise). Je regarde tantôt sur la carte, tantôt par la fenêtre. Bientôt, on voit cette limite mystérieuse où terre et mer font leur calcul infinitésimal, s'approchant l'une de l'autre, se touchant d'une façon impalpable, si je peux dire. Et voilà que ce qui était jusqu'à nos jours et depuis toujours une abstraction (faite uniquement *d'après calcul*, par le travail intellectuel), *la carte*, devient à son tour « expérience » et « vécu », devient une chose *d'après nature*. Je la vois donc se réaliser, la carte, voilà qu'une pure abstraction se concrétise devant moi ; une image faite à partir de purs calculs se transforme devant moi en une visible nature. L'agrandissement et la réduction que nous offrent, disons, d'une part le vol, et d'autre part la radio-diffraction, ces deux sortes d'abstractions sont en effet de nouvelles *concrétisations de la réalité*, dont l'art et la littérature ne peuvent pas n'avoir pas pris (et ne pas prendre) conscience.

Conscience ; ce sera donc l'autre mot clef de la poésie moderne. Conscience qui veut dire rupture avec la croyance, et, plus précisément encore, *conscience de cette conscience même*. Octavio Paz a donc raison en disant que chez Baudelaire, la modernité ne réside pas tant dans la rupture avec la religion que dans la conscience de cette rupture. Sur quoi il conclut, sans équivoque : « Modernité, c'est conscience. »

Conscience qui veut dire, plus loin : critique. Notre époque, c'est l'époque où la poésie ne peut plus se passer de la critique, de *sa* critique, de son autocritique. En ce sens-là, elle

vit actuellement, si vous voulez, son *âge critique*. Non sans une certaine nostalgie désormais, la poésie ne peut plus « chanter comme l'oiseau parmi les branches », comme elle le pouvait encore chez Goethe, pourtant le plus intellectuel peut-être des poètes classiques. Sans revenir à soi, il n'y a pas, il n'y a plus de poésie ; on ne peut plus faire un poème sans faire à la fois son *opération inverse*, au sens mathématique.

Quand Baudelaire écrit que « tout est nombre », il jette un défi radical au romantisme et à l'évolution entière de la poésie européenne, engagée depuis la Renaissance dans le sens du réalisme émotionnel. Dès que tout est nombre, le *nom* n'est qu'un des côtés des choses ; *nom et nombre* seront les deux faces de la parole poétique. Pile ou face ? La chance ne joue plus. Face et pile *ensemble* seront, dès lors, uniquement valables. Sans nombre, il n'y a plus de nom pour les choses. Si jusqu'ici, en poésie, le nombre caractérisait justement le *vers* (critère même de la versification) dès maintenant, c'est le vers qui (dans le vers *libre*) perd cette caractéristique arithmétique au profit de la *poésie* même, d'une parole poétique qui dès lors pourra se passer même des « vers ».

La poésie en meurt-elle, comme on aime tant à le dire et à le penser (et peut-être plus à le dire qu'à le penser) ?

Je crois que ce n'est pas la poésie, qui est menacée de mort, mais, en fait, certaines formes de poésie, qu'on a l'habitude de confondre avec *la* poésie. C'est pour cela qu'il est tellement génial, cet essai fameux de Mallarmé qui, au lieu de parler de *crise de la poésie* (chose tant et tant de fois répétée avant et après lui), parle plutôt de *crise du vers*. Malheureusement, on a encore trop l'habitude de confondre ces deux sortes de crises qui, loin d'être identiques, sont en réalité opposées l'une à l'autre. « Crise du vers » veut dire (et dit, depuis un siècle), transformation continue de la poésie, renaissance de la poésie issue de la Renaissance.

La poésie change et ne cesse pas de changer continuellement, par une *réaction en chaîne* déclenchée il y a juste un siècle ; de telle façon que chacune des nouvelles formes qu'elle prend risque, en apparence, de *liquider la poésie*. Mais comme elle *existe* sous toutes les formes qu'elle prend, comme elle

s'appelle toujours poésie et pas autre chose, et qu'elle se sait être, elle est définitivement.

Un hasard m'a mis entre les mains tout récemment un numéro de *la Revue des Deux Mondes*, revue capitale du milieu du XIX^e siècle à Paris. Dans ce numéro, datant de 1860, j'ai découvert un compte rendu de la poésie française « actuelle ». Il y est question — bien sûr — de la *crise*, de la mort même de la poésie (française et universelle), au cours des trente dernières années (c'est-à-dire entre 1830 et 1860), à cause surtout de l'industrialisation, de la commercialisation et de la démocratisation de la vie. On explique, justement, que la nouvelle poésie qui se fait *n'est plus de la poésie* ; qu'elle est sans émotion, sans réalité, sans élan du coeur, bref, qu'elle n'est plus qu'un résidu de la vraie poésie, fait pour une élite dégénérée.

Or, ces jours et ces années furent ceux et celles qui ont vu naître, entre autres, *la Légende des Siècles* et *les Fleurs du Mal*. A l'aube même de l'apparition de Rimbaud, de Lautréamont, de Mallarmé. Et de ce qui suit.

Claude Esteban

POUR LA PAROLE, CONTRE L'OBJET

« Oui, l'heure nouvelle est au moins très sévère. » Cette phrase que Rimbaud écrivait aux dernières lignes d'*Une Saison en Enfer*, c'est elle qui me revient en mémoire et qui s'impose à moi avec une acuité accrue, au terme de nos réflexions sur la poésie, sur les dangers qui la menacent, sur les fascinations qui s'exercent sur elle et qui s'efforcent, ici ou là, de l'assujettir. Cette heure nouvelle est plus que jamais la nôtre ; et si les périls ou les pièges ont changé de visage, nous ne pouvons, je crois, nous départir d'une extrême circonspection — pour ne pas dire suspicion — à l'endroit de tous les manifestes, éthiques ou esthétiques, de toutes les assertions doctrinales qui prétendent apporter à l'acte de poésie des cautions supérieures, péremptoires et irrécusables. Nous avons souffert trop longtemps, et pas seulement dans le domaine de l'écri-

ture, des atteintes de l'intolérance pour ne pas accueillir avec beaucoup de réserves tout ce qui aspire à substituer son ordre et sa norme aux exigences particulières, inaliénables, de notre questionnement.

Et je dirais d'abord, pour m'en tenir aux registres de l'activité poétique (aujourd'hui surtout, au moment où, de toutes parts, un dogmatisme du savoir linguistique intime à la poésie l'ordre de se reclorre avaricieusement sur soi), que la poésie se doit d'accepter, d'accueillir, même, la dispersion dont témoigne l'immédiateté de l'expérience sensible. Il est temps de réaffirmer (et peut-être en France plus que partout ailleurs), que la parole de la poésie ne dialogue pas avec elle-même, mais avec ce qui dans les mots garde mémoire d'un passé profond, d'une histoire antérieure et coexistentielle à une terre, aux conduites qui l'ont informée, aux profils qui l'ont instituée en un seul paysage. La langue aussi est une terre, et moins mentale que l'on ne s'ingénie à vouloir le croire ; avec une syntaxe qui soulève le réel et inspire l'action des hommes ; avec des mots, surtout, ces gestes de la pensée, qui déclarent un enracinement et qui profèrent une permanence. Certes, nous le savons trop bien, le discours qui à sa manière rend compte des pouvoirs d'une langue ne connaît point, dans son développement, d'obstacles ni de gêne. Il évolue en lui-même sans se heurter jamais à ce qui, précisément, est l'extériorité par excellence : cette *massivité* du monde, et bien souvent, cette hostilité sur laquelle vient buter le plus humble de nos actes. Mais il appartient au poète de récuser une telle approche, de chasser le mauvais génie nominaliste qui gouverne la parole discursive, et de gagner peut-être la transparence du poème à même cette opacité de l'immédiat, et non pas contre elle. Si Mallarmé, résolument, cherche à « donner un sens plus pur aux mots de la tribu », ce devoir qu'il s'impose ne relève pas (pas uniquement, du moins, comme on l'assure parfois un peu vite), d'un souci d'ordre sémantique. Il y va de bien plus. Car ce retour, auquel Mallarmé, plus qu'un autre, a aspiré, ce retour vers l'origine du sens dans les signes est inséparable de ce qui, conjointement, fait exister ces mots ensemble, et qui (au sein de cette tribu) n'est pas seulement somme quantifiable de notions sises côte à côte

mais persistance d'une totalité culturelle, donc historique, qui leur assigne place et teneur. Ce « retour amont », pour reprendre l'expression de René Char, ne signifie pas le recours à un refuge tout équivoque, mais la volonté de réentendre l'appel, la vocation qui subsiste, comme insoupçonnée de nous, au coeur des mots les plus simples.

On ne saurait trop le redire. Le futur, ou mieux, le devenir interne de la poésie passe par cette immersion nécessaire dans le passé profus de la langue. L'usage des mots les plus quotidiens n'a rien qui puisse rebuter le poète. Un des bonheurs que la poésie a en partage (et peut-être le plus grand, ce dont elle doute très souvent), est précisément d'œuvrer au sein d'un système de signes qui trahit les stigmates et l'usure du temps. C'est en assumant cette érosion bénéfique du sens dans le signe que la parole, se défaisant peu à peu des médiations secondes, a quelque chance de retrouver en sa profération le souffle originel, le sens, en effet, qui préside à la fois aux données immédiates du sensible et à cette ambition d'intelligence dont le langage demeure le garant.

C'est au poète qu'il incombe d'être vigilant et de ne pas succomber à ce vouloir impératif que le discours, version verbale de l'intolérance collective, imprime sur toutes les activités des hommes, les réduisant à un savoir toujours plus conceptuel. Car les choses auxquelles le poème se réfère ne sont, elles, ni des concepts, ni des idées, ni des symboles sans consistance. Elles existent en dehors des mots, même aliénées ou réifiées par tant de violences individuelles (ou collectives) qui se conjuguent.

Me hasarderai-je à dire que nous avons aujourd'hui à réapprendre le chemin des choses ? Je n'entends pas par là imposer ou proposer à la poésie (à la peinture, à tous les arts du signe verbal ou visible) je ne sais quel devoir de réalisme où l'écriture parfois s'est engagée, et pas si loin de nous que nous n'en éprouvions certaines inquiétudes. Le réalisme, tel qu'il se manifeste à présent dans sa version dite socialiste, (ou dans ses avatars hyper-réalistes en Occident), ce réalisme n'est en rien une appréhension intrinsèque de la réalité ; il en est bien plutôt la réduction, la soumission des qualités sensibles à quelques schèmes que se donne l'entendement en mal de

certitudes : idéalistes jadis, idéologiques aujourd'hui, et toujours, répressives. Ce pseudo-réalisme ne se fonde pas sur une approche personnelle (et par là, subjective du monde), mais il en appelle à une prétendue objectivité du dehors, qu'il s'agirait seulement d'enregistrer, de répertorier, de reproduire. Or il n'y a pas, que je sache, d'objectivité en poésie, ni, moins encore, de connaissances ou d'expériences objectives. Il n'y a guère que la tentation pour certains esprits de confondre l'univers quantifiable des objets, dont tout système notionnel rend compte, avec le foisonnement des choses, ces choses qui ne se plient que fortuitement aux dires hégémoniques, aux catégories du savoir. Le péril majeur que pourrait encourir la poésie en Occident serait d'accepter, dorénavant, ce processus de réification qui est presque partout victorieux dans l'existence (telle que nous la vivons) et dans les consciences (telles qu'elles en acceptent le sectarisme). C'est à la poésie de lutter, à sa mesure qui est grande, contre ce culte de l'objet ; c'est à elle d'en disjoindre la causalité mécaniste. Non point comme elle le fit jadis, au nom d'une instance idéale ou transcendante, mais au bénéfice des choses qui survivent par-delà, opaques maintenant pour nos regards, et parfois même inidentifiables. Se résigner à une telle occultation, ne pas tenter, même dans la solitude et l'inaboutissement d'une détermination personnelle, de donner valeur au monde proche, serait me semble-t-il, pour la poésie, collaborer à ce destin de carence par un manquement plus grave encore.

Mandelstam écrivait le premier jour de l'année 1924, en guise d'ouverture à une ère dont il n'espérait déjà plus grand secours :

*Quelle douleur — chercher la parole perdue
Relever ces paupières douloureuses et, la chaux dans
le sang,
Rassembler pour les tribus étrangères l'herbe des
nuits.*

Je souhaiterais qu'à l'instar de Mandelstam, le poète de notre temps sache lire cet horizon immédiat du monde où les choses, même en loques, lui font signe, où l'herbe des nuits en effet réclame une main amie qui la rassemble. Car, comment en douter, les choses attendent ; le rapport humain hu-

milié attend d'être entendu, d'être dit dans une parole encore perdue, mais susceptible d'être retrouvée — et peut-être, par ce geste et ce mot de reconnaissance, de se savoir soustrait à l'oubli, à cet oubli qui insidieusement pactise avec la violence.

Et plutôt que de théoriser à mon tour sur ce qui serait ou non la tâche présente de la poésie, j'évoquerai pour conclure la scène que relate Anna Akhmatova dans des poèmes de *Requiem*, où je crois entrevoir tout à la fois l'espérance et la responsabilité que suscite, aujourd'hui encore, la condition si dénigrée de poète. A Léninegrad, aux jours les plus sombres de la répression stalinienne, parmi la foule qui se pressait aux portes des prisons, Akhmatova parle d'une vieille femme qui soudain s'est approchée d'elle, et qui, la reconnaissant peut-être, lui a glissé à l'oreille ces mots presque inaudibles : « Et cela, tout cela, saurez-vous le dire ? » Akhmatova ajoute qu'elle eut une parole d'assentiment, et qu'alors comme une sorte de sourire, un signe quasi perdu de rémission, vint éclore « sur ce qui jadis avait été un visage ». Certes, je le sais, la poésie n'a pas à être que cela : quelques vers consignant la vérité de l'oppression, le scandale du désespoir, l'aliénation de la personne, peuvent être aussi durables que le mal qu'ils dénoncent. Mais la poésie se doit d'être aussi cela — une parole qui témoigne et qui arrache un peu de cette histoire dégradante des hommes à la noirceur et à la nuit. Et la promesse d'Akhmatova à la vieille femme recouvre alors le sens et l'envergure de la parole virgilienne, puisqu'elle réinvente, à la mesure tragique de notre temps, le geste immémorial de la piété.

débats

HENRI MESCHONNIC :

Je suis contraint de constater que très curieusement, et en même temps d'une manière parfaitement logique, nous retrouvons aujourd'hui dans le discours sur la poésie le retour d'une pensée du cosmique, c'est-à-dire d'une certaine sorte de sacré. Bien sûr

il y a à différencier ; il y a toutes sortes de sacrés, et puis des concepts voisins qu'il ne s'agit pas du tout de confondre avec le sacré lui-même. Mais actuellement, dans la mesure où un certain sens du cosmique dit expressément une philosophie du langage (et donc met en cause la poésie), on retrouve à l'intérieur du discours sur la poésie ce qui à mon sens est le plus grand ennemi de la poésie, le plus grand ennemi du langage et de l'historicité du langage, c'est-à-dire le sacré cosmique.

Sans entrer dans le détail, je pense que c'est parce que je suis dans la poésie que je suis aussi, disons, professionnellement linguiste ; et lorsque j'entends parler « d'injonction panique », lorsque j'entends dire « passage de la foudre au coeur du langage », je réagis immédiatement en me disant qu'il y a là exactement ce que j'ai appris à reconnaître comme une confusion entre l'idéologie et le langage. Or c'est une confusion extrêmement grave, car en tant qu'activité humaine, en tant que spécificité anthropologique, le langage n'est pas l'idéologie.

Sans imputer du tout à Pierre Oster ce dont il est absolument loin et innocent (et dont il ne se rend peut-être pas compte), je dirais que parler du « passage de la foudre au coeur du langage » a des implications qui nous mèneraient en un lieu où nous ne voudrions peut-être pas aller, mais aussi, d'où nous ne pourrions plus, une fois que nous y serions, nous retirer.

Alors j'en viens maintenant, purement dans l'ordre des communications, aux propos de Kenneth White. Et c'est là que je vois, à l'intérieur du discours sur la poésie, le danger le plus grand, c'est-à-dire l'illusion du mythe spiritualiste. Le mythe spiritualiste n'est pas du tout incompatible avec le mythe scientifique. Je reconnais le mythe scientifique quand j'entends « allez jusqu'au bout de la poésie, allez jusqu'au bout de la linguistique » ; mais dans la mesure où je me trouve dans une situation radicalement empirique et historique de la poésie et du langage, je suis contraint d'en déduire que le langage n'a pas de bout, que le langage est infini, que la linguistique est infinie et que la poésie l'est aussi. Ça n'a strictement aucun sens de parler d'aller jusqu'au bout de la poésie, sinon, bien sûr, un sens historique, c'est-à-dire celui d'une référence à une certaine notion hégélienne où on retrouve l'idée d'un dépassement ; et ce dépassement qui, paradoxalement, nous met dans la limitation même de la pensée hégélienne, est à mon sens une des plus grandes vieilleries poétiques et philosophiques qui existent. Cela mène dans un ghetto, dans un stalag.

Et c'est pourquoi je vois une cohérence profonde entre les métaphores du cristal, du blanc, et le rejet de la trop humaine humanité (c'est-à-dire l'appel au discours nietzschéen, celui du désir, celui de l'énergie extravagante, celui du primitivisme, celui des références nordiques, celtiques, qui ne sont bien sûr absolument pas innocentes). Dans un certain sens, il suffit de relire chronologiquement Nietzsche et de prendre la *Naissance de la*

Tragédie, la fin de la *Naissance de la Tragédie*, et l'on tient dans une coquille de noix tous les ingrédients du mysticisme pour poètes, un peu comme Swendenborg fournit les correspondances à Baudelaire ; on a là l'appel au fluide, l'appel à une muse, c'est-à-dire l'appel irrationnaliste qui paradoxalement, à travers le porridge celtico-bouddhico-oriental, nous lance dans le positivisme du XIX^e siècle. C'est pourquoi il me semble que cet ensemble idéologique culmine dans la notion qu'un « monde blanc » serait débarrassé de toute idéologie. Quand vous entendez des gens dire : « moi je ne véhicule aucune idéologie », alors vous êtes devant le comble de l'idéologie.

Quand j'entends ensuite parler de « poétique des choses » chez toi, Somlyó, et chez Claude Esteban, quand j'entends « réapprendre le chemin des choses, des choses qui attendent, des choses qui font signe », je reconnais là quelque chose qui est un des appels fondateurs, au XX^e siècle, de la philosophie du langage, l'appel de Husserl aux choses : « il est temps, disait Husserl, de revenir aux choses, aux choses mêmes ». Or, qu'est-ce qui se passe quand on veut en revenir aux choses mêmes ? Il se passe quelque chose d'étrange (et ce n'est pas par hasard que Husserl contient tout sauf une philosophie du langage) ; il se passe qu'on confond le signe et le référent, si bien que l'appel au nom, au retour aux choses mêmes, est le début de la phénoménologie, c'est-à-dire d'un conditionnement philosophique qui permet un rapport extrêmement ambigu et commode de l'histoire vis-à-vis du langage. Et pourtant j'ai été extrêmement ému par l'exposé de Claude Esteban, et surtout par son allusion à Anna Akhmatova. Il me semble seulement qu'il y a là peut-être matière à discuter, au sens où je ne désespère pas qu'on se mette d'accord sur un certain nombre de termes absolument capitaux tels que langue et discours.

Quand vous posez qu'il s'agit de réapprendre le chemin des choses, curieusement, l'exemple concret sur lequel vous terminez est un exemple où il ne s'agit pas du tout de chemin vers les choses : cette femme qui parle à Anna Akhmatova, n'est-ce pas des signes qui font appel aux signes ? Quand il est question des choses, n'est-ce pas toujours à des signes que l'on a affaire ? Autrement dit, on pourrait gloser qu'il n'y a que les signes qui fassent signe aux signes, c'est-à-dire qu'il n'y a que les hommes qui fassent signe aux hommes, même quand ils passent par des choses ; ils croient qu'il passent par des choses, mais c'est toujours par le langage . . .

Je crois qu'il serait possible de traduire ce que vous appelez « langue » par « discours » ; c'est extrêmement important parce que la langue n'a pas de sujet, la langue n'a pas de sens. Ça n'a pas de sens de dire que la langue a un sens. La langue française n'a pas de sens. Un discours a un sens, une phrase a un sens, mais la langue n'a pas de sujet ; il n'y a que les discours qui puissent avoir des sujets. Or, dans votre discours, j'ai entendu le terme de

langue avec toutes ces bases à la fois, et je me demande si cela ne nous accule pas à un certain emploi de la langue, et à une tradition dont la poésie, justement, doit sortir. Voilà, je m'excuse d'avoir été aussi long.

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Bien. Alors j'ai noté du mieux que j'ai pu un certain nombre d'allusions litotiques... Peut-être les gens qui ont fait une communication voudraient-ils de nouveau avoir la parole ?

KENNETH WHITE :

Je crois que ça s'impose un peu.

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Ça s'impose, n'est-ce pas ; alors disons Kenneth White.

KENNETH WHITE :

Je serai très bref. Je serai vraiment très bref, parce que je sens que ce n'est pas la peine ; je sens qu'on est, hélas, sur des longueurs d'ondes complètement différentes. J'aurais bien aimé qu'Henri Meschonnic insiste un petit peu plus sur les nuances, et j'aurais espéré que dans un cadre comme celui-ci, je puisse me référer à Nietzsche sans avoir droit au gros cliché sur le nordisme et le celtisme. Ça, vraiment, ça me déçoit profondément.

Pour aller un peu plus loin, suggérer que Whitman mène au stalag me semble tout à fait grotesque. Je crois que peut-être le point crucial de notre différence, à Henri Meschonnic et à moi, se situe entre, disons, le cosmique et l'éthique. Je crois qu'il y a chez lui, je ne cherche pas pour le moment les raisons, ça ne m'intéresse pas tellement, une incapacité d'entrer dans la pensée cosmique. Je ne vois, pour ma part, aucun parallélisme immédiat entre le cosmique et le sacré ; pour moi ce sont deux notions différentes. Je trouve seulement dommage, et je terminerai là-dessus sans dire un mot de plus, que les recherches que j'ai essayé d'esquisser finissent dans un terrain de pathétique morale.

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Bien. Alors Pierre Oster, aimeriez-vous élaborer ?

PIERRE OSTER :

Je voudrais dire tout simplement que Henri Meschonnic a tort de m'imputer à crime un prétendu « retour à une pensée du cosmique » (expression qui, du reste, quelque proche que je me sens de Kenneth White, m'est étrangère...). D'une telle pensée, en effet, je ne me suis jamais éloigné ! Et, si c'est là un trait d'enfance, ou d'archaïsme, je le reconnais comme étant si exactement mien que toute attaque me fera l'exalter plus encore...

Non, je ne vois pas comment l'homme, dans la mesure même

où il se meut parmi les puissances du langage, pourrait s'écarter si peu que ce soit d'une semblable pensée.

Autre point : des petites remarques que j'ai hasardées au début, de cette sorte d'analyse de la phrase quotidienne — que nous sommes en droit de considérer comme toujours « inspirée », puisqu'elle figure l'élément premier de la communication : jamais nous ne parlons par mots... — eh bien, de l'examen de la mobilité initiale de la phrase, je conclus, quant à moi, chaque jour et naïvement, que nous habitons une pensée « du Tout », pensée immédiate, enrichissante et contraignante, sur laquelle et à partir de laquelle nous avons à réfléchir de la manière la plus abstraite. Je n'imagine pas, en revanche, que de là personne parvienne à tirer des conclusions concernant le politique !

Moins violent que Kenneth, incapable d'utiliser certains vocables dont tu t'es servi, Henri, je me répéterai (puisque ton attaque, encore une fois, consolide ma position) : nous ne saurions garder les traces d'humanité qui nous constituent, les garder à l'état de pureté, sans adhérer en profondeur à un ordre universel. L'universel renforce en nous l'humanité.

CLAUDE ESTEBAN :

Je ne sais pas si nous pouvons tomber d'accord, Meschonnic et moi, mais je veux quand même essayer de préciser des choses que j'ai dites un peu rapidement, en effet. Cette opposition de l'objet et de la chose (et je crois que Meschonnic a un peu buté là-dessus), ça tient sans doute à une formulation insuffisante, parce que l'objet pour moi est le signe même, enfin, l'expression même de l'extériorité ; et par conséquent il est soumis, et il est promis, à ce que j'appelle à ma manière le discours, où je ne vois qu'un parcours autour de ce qui est différent, n'est-ce pas, sans jamais une communication possible. Et le discours n'aboutit (encore une fois j'utilise une terminologie qui n'est sûrement pas très orthodoxe), le discours n'aboutit jamais qu'à élaborer des significations ; et j'opposerais, de même que j'oppose objet à chose, signification à sens.

Le discours peut fournir une multiplicité de significations complémentaires ou contradictoires, qui finissent par se détruire les unes les autres, alors que les choses, telles que je les entends, signifient une relation intrinsèque au réel. Et lorsque, Meschonnic, vous me dites qu'Anna Akhmatova ne discutait pas avec une chose mais avec une personne, je l'entends bien comme tel ; mais je ne distinguais pas à ce moment-là la chose de la personne. C'est-à-dire que pour moi, est chose le spectacle ou les aspects de la réalité dans lesquels forcément nous sommes pris et compromis ; il n'y a pas alors de rapport sujet/objet, il n'y a qu'un rapport inter-subjectif qui s'établit. Et c'est là, dans cette exacerbation de la subjectivité passionnelle (insuffisante sans doute, et provocante), que je voudrais fonder le lieu même de la poésie.

SAUL YURKIÉVICH :

Moi j'ai été absent pendant un moment, je ne sais pas ce que Henri a dit, mais je voudrais revenir, brièvement, sur la bioénergie et la cosmocité de Kenneth White ; et ça je le dis, enfin, aimablement et amicalement : ta conception du surhumain me fait peur, je t'avoue. Et tu te places dans quelque endroit que j'appellerais le triomphalisme de l'amont.

KENNETH WHITE :

De quoi ?

SAUL YURKIÉVICH :

De l'amont. Amont, monter ; c'est un terme de la physique contemporaine, tu devrais savoir. (Rires.)

KENNETH WHITE :

C'est parce que j'avais entendu avant « triomphalisme », alors ça m'étonnait que ce soit un terme scientifique. (Rires.)

SAUL YURKIÉVICH :

Non, mais tu te places, je répète, au triomphalisme de la montée énergétique ; c'est-à-dire que tu te places au coeur du four, au milieu du réservoir énergétique, là où la lettre n'est pas nécessaire. Parce que la lettre à cet endroit-là est le langage des faibles, le langage de la déclinaison, du refroidissement du monde ; parce que c'est la force, dans cet endroit, qui monopolise l'action. Et elle ne s'exprime pas par la parole, mais par des décharges et des coups, par la foudre et le glaive ; la force se passe, dans ce cas-là, de l'instauration des codes. Tu te places avant les Tables de la Loi, tu te places dans l'étape des chasseurs, des caïnites, tu te places dans le Walhalla, dans une énergétique qui est guerrière ; et je ne peux pas m'empêcher d'entendre, derrière, les bruits de bottes qui patrouillent la citadelle.

KENNETH WHITE :

Eh bien, je te demande simplement de te nettoyer les oreilles et de relire ma communication.

SAUL YURKIÉVICH :

Je ne sais pas, Carlyle...

KENNETH WHITE :

Je ne veux plus rien dire là-dessus ; c'est énorme, grotesque.

HENRI MESCHONNIC :

Juste un mot...

KENNETH WHITE :

Tu exagères.

SAUL YURKIÉVICH :

J'exagère, bien sûr.

HENRI MESCHONNIC :

Je voudrais juste dire un mot à Kenneth White, et plusieurs à Pierre Oster.

Je voudrais dire que c'est certainement une simplification que de déclarer que Walt Whitman mène au stalag, bien sûr ; et on ne peut en arriver là que par un certain nombre de réductions. Ma foi, Kenneth, tes oreilles sont autant à nettoyer que celles de Yurkiévich.

KENNETH WHITE :

On va en reparler.

HENRI MESCHONNIC :

Nous aurons un duel d'oreilles. (Rires.)

Alors mis à part cette relation directe du poétique au politique (qui est exactement ce que j'avais critiqué dans mon exposé du premier jour), je pose qu'il n'y a possibilité de non-dogmatisme, de non-triompalisme et de non-scientisme que si on se place dans l'empirique, la servante contre le philosophe. Il ne s'agit pas à ce moment-là de capacité ou d'incapacité d'entrer dans la pensée cosmique ; et il n'est nullement question pour moi de nier le cosmique en tant que présence universelle en nous et hors de nous, en ce sens (et c'est là que je m'adresse à toi, Pierre) qu'il n'y a pas de normativité dans mon propos, ni donc, encore moins, de condamnation.

Je ne fais pas un crime de la pensée du cosmique, j'essaie seulement de l'analyser par la logique, où je peux me tromper comme tout le monde. Mais à ce moment-là il faut *démontrer*, et non pas jouer à coups de discours charismatiques ou d'affirmations dogmatiques. Il ne s'agit pas d'une antériorité, d'un archaïsme ; la pensée du cosmique dans le langage n'est pas quelque chose de caduc. Je me suis peut-être mal exprimé si j'ai parlé de retour ; il n'y a pas, en effet, retour : il y a présence, omniprésence et règne, triomphe actuel autant du structuralisme que de la pensée du cosmique.

SALAH STÉTIÉ :

Je suis passionné par la discussion telle qu'elle se déroule, mais en même temps je suis embarrassé... Je ne suis pas professeur et je n'ai pas à ma disposition, notamment, la multiplicité de disciplines et la subtilité de notions que le cher Henri Meschonnic met simultanément ou tour à tour en action, de sorte que c'est parmi nous probablement l'homme le moins vulnérable, celui qu'on n'arrive jamais à coincer, alors que lui met sous chacun de nos propos, sous chacune de nos attitudes, la bombe du terroriste. Car

le vrai terroriste, finalement, ce n'est pas le Robespierre que j'ai à ma droite, mais cet extraordinaire produit de l'intelligence française et européenne qu'est Meschonnic...

HENRI MESCHONNIC :

Je peux sortir ?

SALAH STÉTIÉ :

... dont j'avoue que je n'arrive à aucun moment à avoir prise sur lui. Et cependant, et cependant, je ne sais pourquoi, j'ai l'impression qu'il a tort : j'ai l'impression qu'il manque de substance, qu'il manque d'obscurité, qu'il manque d'opacité. Ce diable, ce diable-là, pêche par angélisme.

Finalement, je crois que la seule réponse à lui faire, c'est Pierre Oster qui l'a faite en parlant de sa naïveté face aux très extraordinaires acrobaties qui se déroulent ici. Naïveté : je crois que c'est le mot clé. J'avoue que j'aime la poésie de Meschonnic, mais j'en suis à me demander comment, ayant tant de points de vue simultanés, raffinés et contradictoires, sur la poésie, et tant de disciplines à son actif, il arrive à écrire de la poésie. Et pourtant il en écrit ; et de la belle... Avec naïveté, donc, je vais donner mon sentiment sur les communications que j'ai entendues.

Je dois dire que la position qui rejoint le plus la mienne est celle de Claude Esteban. Je sens, comme lui, qu'une langue est une langue, et qu'il se peut que quelque part la langue s'oppose au discours. Mais il n'en reste pas moins que je sens (et là je sais que je pêche aussi par métaphore et que je vais me faire donner sur les doigts par l'ange), qu'il y a dans cette « opposition » une réalité qui échappe aux jeux des idées, et que cette langue dont a parlé Esteban, eh bien elle est comme le cosmos dont a parlé Pierre Oster ; non pas un objet de réflexion extérieur à la poésie, mais bel et bien un contenant dans lequel nous nous mouvons avec autant d'aise que de malaise, et que nous essayons quelquefois d'infléchir, de domestiquer.

Ceci dit, à la poésie de l'enracinement qu'a évoquée Esteban, s'oppose d'une certaine façon cette poésie de conquête qu'a évoquée Kenneth White et qui (au-delà de toutes ces allusions que j'ai trouvées extraordinairement déplaisantes, déplaisantes et indignes), mérite d'être saluée comme il convient. J'ai été personnellement très impressionné par cette biographie poétique qu'il a tracée et où, à travers toutes les références culturelles données, le chemin sinueux et déconcertant d'un poète s'est parfaitement formulé.

Je trouve que ce qu'a dit, à un moment donné, notre ami honnois, est également très intéressant et très significatif. Cette double lecture simultanée, qu'il a évoquée (cette lecture simultanée du réel dans une conscience et d'une conscience dans la projection, dans le spectacle qu'elle se donne à elle-même à travers les

choses, pour reprendre la terminologie d'Esteban), cela constitue je crois une intuition qui a été formulée avec beaucoup de précision ; je suis heureux d'emporter cette image pour pousser moi-même, à partir de là, ma propre réflexion.

NAÏM KATTAN :

Pour ma part j'ai été très ému par ce qu'a dit Henri Meschonnic ; j'ai trouvé qu'il lançait un appel, justement, à la naïveté. Cet empirisme qu'évoque Meschonnic en appelle à une langue que les gens parlent, que des personnes parlent (non pas aux dieux ou à elles-mêmes ou à un papier blanc) mais entre elles. Et ceci me confirme dans l'idée que cette hauteur où la langue devient un absolu devrait peut-être être relativisée par les romanciers, ou en général, par ceux qui écrivent la prose, ceux qui justement essaient de faire parler des personnes et des gens pour que la langue devienne un peu plus naïve.

MARC QUAGHEBEUR :

Moi je crois que je vais parler de façon embrouillée, parce que je suis un peu dérangé par la tournure que les choses ont prise. Dans la mesure où on peut parler d'expérience personnelle, si je me reporte aux trois jours qui viennent de se dérouler, la communication de Meschonnic lundi et celle de White, aujourd'hui, ont résonné en moi de façon très, très profonde et non contradictoire. Et ce qui m'a même troublé, c'est que de part et d'autre il y a une obsession vertigineuse de l'éthique ; alors je suis surpris, parce que j'ai le sentiment que vous poursuivez tous les deux une exigence *analogue* d'éthique, pour arriver à quelque chose qui puisse rassembler quelque part ce qui est séparé, et qui serait justement ce pont que le poème ou le poétique peut jeter par moment à travers, bon, soit un acte, soit un texte, et qui est de l'ordre de la foudre parce qu'il ne peut pas durer. Voilà, c'est ce que je voulais dire.

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Kenneth White ?

KENNETH WHITE :

Alors là, moi aussi j'ai tellement de choses à dire...

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Préfères-tu attendre ?

KENNETH WHITE :

Oh non, non ; on va en finir le plus vite possible. Je suis content que Henri soit revenu un petit peu quand même sur ses positions excessivement simplistes ; peut-être qu'il pourra faire un peu plus de chemin avec le temps.

HENRI MESCHONNIC :

Merci.

GILLES MARCOTTE :

Il y a de l'espoir. (Rires.)

KENNETH WHITE :

Non, il n'y a sûrement pas d'espoir. Je crois que ça serait très dommage de prendre Henri Meschonnic comme une figure exemplaire de l'intelligence française, et je voudrais insister, surtout ici au Québec, pour dire qu'il y a en France et à Paris d'autres courants de pensées (Axelos, Deleuze, et compagnie), et que même la position de Meschonnic est sérieusement mise en brèche à mon sens. Meschonnic me semble à la fois alourdi d'historicisme et enfermé dans le langage, il me semble une victime exemplaire, justement, des méfaits de la linguistique.

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Mais enfin, excuse-moi Kenneth...

KENNETH WHITE :

Quant au rapport entre langage et cosmos...

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Excuse-moi ; n'y aurait-il pas moyen de faire un débat sur le fond des choses sans continuellement citer des personnes ? Ce n'est pas un problème de personne ; et il me semble que c'est très simple, enfin, de parler de la chose qui en elle-même est en cause...

KENNETH WHITE :

C'est plus rapide comme ça.

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Si c'est plus rapide, le président ne peut que s'incliner.

KENNETH WHITE :

Donc : le rapport entre langage et cosmos, pour moi, semble contenu dans une petite phrase japonaise qui dit que le mot est le doigt qui indique la lune ; et ce dont je voudrais sortir, c'est d'un langage ou d'un discours qui tourne, linguistiquement, éthiquement, et historiquement, autour du doigt. Il s'agit pour moi de sortir de cela.

Autre point encore (et ça sera mon dernier mot là-dessus) : aucun triomphalisme chez moi, aucun triomphalisme. C'est un mot que je n'utilise jamais, et c'est une façon d'être que je n'ai pas. Cheminement ; je dirais cheminement, pas triomphe.

SALAH STÉTIÉ :

A propos de l'histoire du doigt, un proverbe indien dit : « Quand le doigt indique la lune, l'imbécile regarde le doigt. »

MICHEL VAN SCHENDEL :

Somlyó a terminé sa très belle et brève communication en rappelant un texte de *la Revue des Deux Mondes* qui parlait des dangers dans lesquels se trouvait la poésie en 1860. Et aussitôt après, Claude Esteban parle lui aussi des dangers qui menacent la poésie ; si j'ai bien compris la suite de l'exposé, il s'agit de dangers qui la menacent dans la mesure où elle risque à tout instant de perdre le contact avec les choses.

Mais au sujet de cette question du bénéfice des choses et du secret des choses (opposé à des objets), j'irai un petit peu plus loin. Il me semble qu'il est très difficile, historiquement et philosophiquement, de séparer comme vous le faites les notions de choses et d'objets. La notion de chose, telle quelle, est critiquée par Marx dès les manuscrits de 1844, et plus encore dans le premier livre du *Capital* ; la notion d'objet, d'autre part, a été introduite par le positivisme.

Vous, vous introduisez une distinction entre les deux. Or je ne vois pas du tout la pertinence de cette distinction, et je ne sais pas davantage, après vous avoir entendu, ce que vous pouvez dire de ces choses et de leurs secrets. Si par exemple je regarde une fleur, ce qui me séduit, ce qui me passionne aussi, ce n'est pas simplement la couleur et la forme de cette fleur, c'est aussi son mouvement ; est-ce que c'est un secret ? Ce mouvement, est-ce que c'est ça qui est la chose, alors qu'historiquement et épistémologiquement, la chose tend au contraire à se rapporter à tout ce qui est de l'ordre du figé, à l'ordre de ce qui est précisément le contraire du mouvement, et qui est considéré justement comme objet ?

Alors qu'est-ce que c'est que cette espèce de différenciation secrète que vous faites entre l'objet et la chose, et qui fait que vous vous réfugiez (c'est un terme polémique, excusez-moi) du côté de la chose pour refuser l'objet et pour pourfendre, au nom des dangers qui la menacent, une certaine poésie ?

CLAUDE ESTEBAN :

Evidemment, ma terminologie est peut-être un idiolecte, mais pour l'explicitier, je dirais qu'à mes yeux la chose est en quelque sorte la réalité sensible dans son enracinement, alors que l'objet serait plutôt ce qui est déraciné, ce qui est objecté en quelque sorte, bref, ce qui est jeté devant nous, mais retiré à ses racines. C'est pour ça que j'ai fait allusion à la peinture ; je trouve justement qu'un certain culte de l'objet (ce que j'ai appelé l'hyper-réalisme) détruit tout ce qui peut être relation des choses entre elles et relation des choses avec nous. C'est, en gros, ce que je

cherchais à dire ; je ne sais pas si je réponds à votre question, mais en tout cas j'explique ma pensée par rapport à moi-même.

MARCEL BÉLANGER :

J'ai l'impression qu'on a enfermé dans cet hôtel une série d'anges, et qu'un esprit malin a glissé parmi eux un diable. Moi, j'aime beaucoup le travail que fait Meschonnic (même s'il me met mal à l'aise), parce qu'il me conteste. C'est un peu l'héritage baudelairien ; Baudelaire nous a laissé un certain nombre de choses assez inconfortables : la modernité, par exemple, et cette relation entre le poète et la critique... Ce qui me fait question c'est que finalement, le poème est indiscutable, alors que le poète, lui, lorsqu'il parle de la poésie, de ses intentions, de ses projets, paraît menacé aussitôt que l'on démonte son discours.

JACQUES FOLCH-RIBAS :

Esteban, tu veux continuer ?

CLAUDE ESTEBAN :

On a vu en Kenneth White une sorte de Robespierre... C'est peut-être vrai, je ne sais pas, mais je sens une sorte de relation entre Meschonnic et White : si l'un est un Robespierre, je trouve que l'autre est une sorte de très subtil Fouquier-Tinville, qui fait tomber nos têtes avec une telle élégance, qu'on n'a pas l'air d'en souffrir même s'il ne nous en reste plus rien. Mais enfin ce n'est pas l'objet de mon discours. Je n'ai pas répondu à une accusation grave que m'a lancée Meschonnic, celle de confondre le référent et le signe.

Au fond l'univers linguistique, j'ose l'avouer, ne m'intéresse pas beaucoup ; car il se situe toujours dans une horizontalité de la langue qui peut me séduire, mais qui ne me conquiert pas. Nous parlons de langue, n'est-ce pas ; nous parlons d'une sorte d'absolu, mais abstrait, et je voudrais plutôt parler d'idiomes. Ce qui me frappe (peut-être par le fait que j'ai été élevé de manière bilingue) c'est qu'il y a dans les différents idiomes quelque chose qui me paraît échapper au savoir linguistique, et que j'appelle la mémoire de la langue, ou plutôt la mémoire de l'idiome. C'est que dans deux langues, quand on les pratique côte à côte, on s'aperçoit que les mémoires et les appréhensions de la réalité, et l'exploration et la figuration du réel, sont tout à fait dissemblables. Lorsque j'étais enfant, j'avais beau savoir que cheval et *caballo* étaient bien évidemment la même chose, et que le signe avait le même référent, je ne pouvais pas (je ne puis pas encore), avec une immense naïveté, y croire ; car je trouve que dans ces deux mots, il y a deux évocations différentes d'une même réalité. C'est là que je parle d'une mémoire de la langue, et je dis que le poète doit retrouver ça ; ne pas considérer l'horizontalité, mais plutôt la verticalité du signe qui va vers le sens.

JAMES SACRÉ :

Juste une question, très courte ; je crois me sentir assez fortement d'accord avec ce que dit Meschonnic (dans la mesure où j'arrive à comprendre ce qu'il dit), mais je me demande si lui-même ne se trouve pas pris au piège de ce qu'il dénonce quand il entend des « bruits de bottes »...

HENRI MESCHONNIC :

Ce n'est pas moi qui ai dit ça.

JAMES SACRÉ :

Non, l'expression n'est pas de vous, mais vous avez dit autre chose qui correspondait un peu à ça. Je pense que les bruits de bottes peuvent naître derrière n'importe quel mot, derrière n'importe quel langage, et je ne comprends pas ce qui vous permet d'en entendre derrière le langage particulier de, disons, Kenneth White.

Je pense que Kenneth White — ou Esteban ou Oster — restent effectivement au niveau des signes et des mots ; et moi j'entends leur poétique — c'est bien de ça qu'il s'agit — comme une activité de *langage*, certainement pas dangereuse, et que je trouve même d'une certaine façon caduque, parce que je n'y retrouve que la vieille thématique du poète vigilant, du paradis perdu, du paradis à retrouver, des dangers qui menacent la poésie, etc. Si je les attaque ici c'est simplement sur la forme de langage qu'ils utilisent, et qui n'apporte rien de neuf, qui ne fait rien bouger dans le domaine de la langue, dans la pratique du poème et du travail ; c'est seulement à ce niveau-là, et certainement pas au niveau que vous avez évoqué ; par ailleurs je crois être tout à fait d'accord avec ce que vous avez dit d'abord, avant d'en arriver à ce point-là.

ROBERT MÉLANÇON :

Ce que je vais dire exprime quelque désarroi. J'aime les textes de Kenneth White — je l'ai déjà écrit — mais son discours a produit en moi une sorte d'explosion qui me conduit à me demander si j'ai vraiment lu ses textes. Comment m'expliquer ? Je reprendrais la formule de Pierre Oster, qui a parlé de la « vocation de mobilité du poète ». Je ne crois pas que la poésie engage dans un mouvement d'écart, dans un mouvement vers la solitude comme celui de la mouette rosée qui s'élance vers le nord à l'arrivée de l'hiver quand tous les autres oiseaux descendent vers le sud et dont Kenneth White a fait l'emblème de son dernier livre. La mouette rosée ne va s'enivrer que de sa propre solitude dans toute cette blancheur. J'opposerais à cette ivresse mauvaise, et vaniteuse plutôt qu'orgueilleuse, un mouvement vers l'ordinaire, voire le banal.

Je rejoins peut-être là ce que Claude Esteban appelle la pré-

sence aux choses ; je ne dirais pas exactement aux choses, je dirais présence à soi, aux autres qui me constituent. Présence au banal qui est à tous et qui me paraît une voie de salut parce qu'il est la communauté.

Je ne conçois la poésie que courbée vers la terre, prise dans la rue avec les tâches de tous, portant le même poids que tous. Je pense à la rue parce qu'elle est le lieu humain, parce qu'elle rejoint le commun. Je sais que c'est une position éthique, mais je ne vois pas d'exercice de la poésie en dehors d'une position éthique.

PAUL CHAMBERLAND :

Je dois dire d'emblée, et malgré sans doute des différences qui pourraient être importantes, que pour ma part j'adhère au mouvement qui est celui de Kenneth White. Personnellement je vis, et donc j'écris, dans le pressentiment de l'émergence d'une nouvelle sphère... Kenneth White parle de la recherche d'une « nouvelle présence » (et Dieu sait si le mot présence peut être ambigu), mais il pourrait s'agir, aussi bien, d'une toute nouvelle sphère épistémologique, et même — plus encore — d'un nouveau cycle dans l'histoire humaine.

Il ne s'agit donc pas uniquement de cosmique, mais aussi d'histoire et de devenir. A chaque fois, ce qui m'importe, c'est de transmettre une sorte de rapport d'expérience à d'autres chercheurs ; le destinataire, c'est celui que j'appelle un compagnon chercheur. Et pour moi, une telle démarche ne peut s'enfermer ni dans la langue ni dans le discours ; ce que j'appelle poésie est acte, et implique un type de rapport qui relance aussi bien le langage poétique que le champ théorique.

Quand Rimbaud parle « d'inventer le nouvel amour », ceci relève de la poésie dans la mesure où ça implique un éclatement complet des formes ; et quand on parle du cosmique, il me semble bien que le cosmique est *ici*, qu'il est *dans* l'histoire, et que la prescience ou le pressentiment d'une nouvelle sphère, d'un nouveau cycle humain n'a d'intérêt, si je peux dire, qu'en rapport avec la communauté. C'est pour ça que je parlais de l'amour tantôt ; parce que là, il s'agit de la communauté, il s'agit d'inventer quelque chose de totalement nouveau... C'est là que la poésie doit jouer ; l'amour ne se réduit pas à un discours scientifique, et il ne doit pas rester privé de langage, privé de lieux publics, qui lui manquent gravement je crois. Alors il y a à entreprendre une subversion, une métamorphose, au cours de laquelle la poésie peut jouer un rôle ; autrement dit il faudrait parvenir (et c'est résolument utopique), à la *communication* (c'est l'abolition, en somme, du privé et du public), à la communication des fantasmes les plus intimes. Mais je pense que cette tâche est une tâche immense, et qu'elle est à peine amorcée.

Dans cette utopie de la communication des fantasmes, des

fictions, je pense qu'on ne débouche pas (par ce pressentiment d'un nouvel espace) sur des cimes glacées, mais au coeur de la communauté ; c'est ma conviction. Et le cosmique et l'éthique à ce moment-là ne sont pas, comment dire, dans cette espèce d'antagonisme où on les a jetés.

HENRI MESCHONNIC :

C'est du fond de ma pesanteur d'historicisme et comme victime blessée de la linguistique que j'observe, avec beaucoup d'émotion, le discours qui a eu lieu à un certain moment et qui est à la fois un discours théologique (celui de l'ange, du diable, c'est-à-dire exactement le discours de la chasse aux sorcières) et un discours de la terreur (Robespierre et Fouquier-Tinville) ; et il me vient à l'esprit que ce recours au vocabulaire de la terreur et donc, comment dire, à la polémique personnelle, est la dernière défense de l'absence d'arguments, la faiblesse épistémologique recourant nécessairement à la force des armes verbales.

Alors j'ai quelques remarques à faire, d'abord sur le mot de chose. Je ne vois pas comment je pourrais situer le rapport entre chose et objet autrement que comme l'intervention, dans le discours sur la poésie, d'un discours philosophique. On sait bien que c'est précisément ce discours philosophique là qui a eu des rapports intimes avec la poésie : c'est le discours de la phénoménologie depuis Husserl, et surtout depuis Heidegger : et là l'opposition entre chose et objet est parfaitement pertinente, elle est très précise. La chose, c'est un terme de l'ordre du monde ; d'ailleurs, Claude Esteban, vous avez aussi utilisé le terme de monde. (Seulement j'insiste beaucoup pour que vous ne sentiez pas dans mon discours une accusation. Non ; c'est bien plutôt qui parle de Fouquier-Tinville et de Robespierre qui manie un vocabulaire extrêmement dangereux.) Donc : si chose est un terme de la philosophie, c'est un terme situé, c'est un terme qui a tout un contexte ; or le contexte de la phénoménologie évoque un traitement — entre autres, pour ce qui nous intéresse, de la poésie — qui déshistoricise le langage, qui permet une série de discours qui ont certes leur noblesse, mais qui trouvent leur beauté dans leur limite. Alors ce qui m'inquiète, c'est cet emploi qui a été fait du terme de chose, et de monde...

D'un autre côté je voudrais préciser, puisque Kenneth White m'a enfermé sans espoir dans la linguistique, qu'il y a là une erreur objective. C'est-à-dire que le discours que j'essaie d'élaborer n'est absolument pas de la linguistique ; donc ça n'a strictement aucun sens d'imaginer que j'y sois enfermé. C'est le discours de la *poétique* qui m'intéresse, c'est-à-dire celui d'une pensée qui essaie d'analyser comment fonctionne le langage. Cela impose de différencier plusieurs choses (on n'a pas le temps et ce n'est pas le lieu non plus d'entrer dans le détail), mais la linguistique, en tant que science des langues et du langage, c'est une chose qui a,

comment dire, arraché son bien à la philosophie du langage ; et je dirais qu'à mon tour, j'essaie d'arracher son bien à la philosophie du langage en concevant quelque chose que j'appelle *théorie* du langage, et qui a un rapport nécessaire, conflictuel, avec la philosophie du langage et avec la linguistique. Il s'agit là d'un rapport épistémologique, dans la mesure où mon discours est un discours empirique et visant à l'épistémologique ; en tant que tel, ce n'est absolument pas un discours philosophique, et donc absolument pas non plus un discours linguistique. Je laisse à votre expérience le soin de vérifier que la linguistique n'a strictement rien à dire sur la poésie, et que c'est justement une illusion structuraliste ancienne qui a abouti à cette opération caduque de la description linguistique des textes littéraires. C'est une logique *poétique* qu'il s'agit d'élaborer, et de penser, comme relation interne de l'ordre du langage et de l'ordre de l'histoire.

Une dernière remarque sur le problème de l'historicisme. Il s'agit en fait, ici, de l'*historicité radicale* du langage, c'est-à-dire de la conception du langage — non pas comme absence des choses, mais plutôt comme ordre spécifique à penser ; non pas, donc, comme forme opposée à substance, mais bien comme activité des sujets, activité historique des sujets par rapport à la relation au cosmique. Présenter le signe comme l'absence de la chose (ce qui dans tous les manuels de linguistique, depuis l'historicien jusqu'à Jakobson inclus, passe pour la vérité), n'est rien d'autre qu'une description ; et à partir du moment où ce n'est qu'une description, cela réfère à un ordre culturel, et nous propose le maintien de cet ordre. L'historicité est donc, du même coup, quelque chose qui n'a rien à voir avec l'historicisme, dans la mesure où l'historicisme nous renvoie à un ensemble épistémologique du XIX^e siècle, et nous condamne à une sorte d'enfermement à l'intérieur de tel ou tel domaine historique ; ça n'a strictement rien à voir, c'est une pure association de termes où éventuellement, je dirais, la confusion ne fait que servir une stratégie.

KENNETH WHITE :

Je ferai remarquer d'abord que ce n'est pas moi qui ai eu recours au vocabulaire de la théologie ou du terrorisme ; en fait, j'ai l'impression que ma thématique et mon vocabulaire se sont un peu perdus dans la discussion, et qu'ils ont été plutôt caricaturés, encore qu'ils gardent des liens avec la pensée de Chamberland — des liens et des divergences.

Je voudrais dire, très rapidement, que je ne me situe effectivement ni dans l'éthique ni dans le langage, que je cherche une certaine concentration de vie, le plus de vie possible, que pour cela je ne peux attendre ni la société ni l'humanité, qu'il y a en moi, effectivement, une certaine impatience et que maintenant, en ayant assez de la logorrhée, j'ai envie de m'en aller vers le cosmos.